HAL
open science

Le livre religieux à Lyon au XVIe siècle (1517-1561)

Yves Krumenacker

To cite this version:

Yves Krumenacker. Le livre religieux à Lyon au XVIe siècle (1517-1561). Bulletin des Bibliothèques de France, 2007, 135, pp.20-31. halshs-00193190

HAL Id: halshs-00193190

https://shs.hal.science/halshs-00193190

Submitted on 1 Dec 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le livre religieux à Lyon au XVIe siècle (1517-1561)

Cette étude consistera pour sa plus grande part à commenter une liste de 1238 ouvrages publiés à Lyon entre 1517 et 1561 (en comptant les rééditions). Le choix des dates s'explique simplement : 1517 est généralement considéré comme le point de départ de la Réforme, avec la révolte de Luther contre les indulgences ; en 1561, nous sommes à la veille de la prise de pouvoir des protestants à Lyon. Nous allons donc pouvoir déterminer si le livre témoigne d'une progression des idées réformées à Lyon.

La constitution de cette liste s'est faite à l'aide d'ouvrages classiques. Tout d'abord, l'inestimable Baudrier, *Bibliographie lyonnaise. Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVIe siècle*, Paris, F. de Noble, 1964 (12 t. plus 1 supplément) ; il a été en partie complété par Von Gültlingen, Sybille, *Bibliographie des livres imprimés à Lyon au seizième siècle* (Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au seizième siècle), Baden-Baden & Bouxwiller, Valentin Koerner, 1992 (10 t.) ; en partie seulement, car certains imprimeurs présents dans Baudrier n'ont pas de notice dans la *Bibliographie des livres imprimés à Lyon*. Quelques ouvrages supplémentaires ont pu être trouvé grâce à Higman, Francis M., *Piety and the People. Religious Printing in French, 1511-1551*, St Andrews Studies in Reformation History, Aldershot, Scolar Press, 1996, et à Chambers, Betty Thomas, *Bibliography of French Bibles : fifteenth and sixteenth century French language editions of the scriptures*, Genève, Droz, 1983. Cela signifie que je n'ai pas vu la plupart de ces livres. Certains n'existent d'ailleurs plus, et ne sont connus que par des mentions anciennes. Les autres sont dispersés dans de nombreuses bibliothèques en Europe et dans le monde. Seule une minorité d'entre eux se trouve à Lyon. Cela signifie aussi que la liste n'est pas exhaustive. La comparaison entre les différents répertoires mentionnés montre que chacun trouve des livres ne figurant pas dans les autres. Il est donc probable qu'il en existe encore d'autres, non encore repérés. Mais la très grande majorité d'entre eux doit sans doute figurer dans notre liste.

De ces listes je n'ai extrait que les ouvrages de type religieux. Cela pose la question de savoir ce qu'est un livre religieux pour cette époque. J'ai pris, arbitrairement, une acception assez stricte, en supprimant par exemple les ouvrages de Rabelais, qui délivrent pourtant un message religieux, ainsi que beaucoup de ceux d'Erasme, ne gardant de lui que ce qui est très explicitement religieux, comme l'*Enchiridion militis christiani* ou le *Modus orandi Deum*, ou encore ses œuvres exégétiques. Ce parti peut être contesté, mais il ne m'a fait retrancher qu'assez peu d'ouvrages par rapport aux 1238 retenus. Plus contestable peut-être est le fait de

supprimer les ouvrages de droit canonique ; mais leur abondance aurait déséquilibré les catégories et favorisé les publications catholiques avec des textes qui ont surtout un usage juridique.

Dans un deuxième temps, j'ai essayé de les classer en livres catholiques et livres protestants. C'est ce qui pose le plus problème. Les difficultés sont en effet nombreuses : le fait de ne pas avoir les livres en main et, dans de nombreux cas, de ne pas en connaître le contenu, en est la première ; cependant le titre est souvent suffisamment explicite, ou l'auteur assez bien connu, pour qu'on puisse le classer dans l'une ou l'autre des catégories. De plus, pour la période 1517-1551, le catalogue de Francis Higman permet de repérer la plupart des livres protestants édités en français. Les erreurs, il y en a sans doute, sont donc sans doute assez peu nombreuses. Plus compliqué est le fait de savoir ce qu'on peut considérer comme catholique ou protestant. Si, dans certains cas, le choix est aisé – pensons aux très nombreux livres liturgiques, dans bien d'autres cas c'est beaucoup plus difficile à déterminer. On peut d'ailleurs se demander s'il y a un protestantisme en France au début de notre période, et ce qu'il est. Comment considérer l'évangélisme ? J'ai pris le parti de le classer dans le catholicisme, car il n'exprime pas de volonté de rupture institutionnelle avec l'Eglise, même si certains évangélistes passeront par la suite au protestantisme. La traduction des Evangiles de Lefèvre d'Etaples a cependant été mise dans les livres protestants, en raison de son utilisation par les réformés. En cas de doute, un indice pouvait être fourni par la condamnation ou non de l'ouvrage. Ainsi, la *Consolation en adversité* de Luther (1547) n'a pas été mise dans les ouvrages protestants, car le texte, traduit par Claude d'Espence et offert à Marguerite de France pour la consoler de la mort de François 1er a été retiré de l'Index. Autre ouvrage figurant dans la liste, mais en dehors des deux catégories, la *Christianismi Restitutio* (1553) de Pierre Servet, qu'on ne peut classer ni parmi les livres catholiques ni parmi les livres protestants.

Toutes ces incertitudes, ces approximations dans l'établissement de ma liste font que les résultats ne peuvent pas être fiables totalement. Cependant mon analyse sera plutôt de l'ordre du quantitatif, ce sont des ordres de grandeurs, des évolutions que je vais tenter de dégager. Par conséquent, on peut espérer que les résultats obtenus auront malgré tout quelque valeur.

Avant d'en arriver à l'analyse proprement dite des livres publiés à Lyon, il est nécessaire de rappeler brièvement les débuts de la Réforme à Lyon, afin de resituer le

contexte[1]. Le premier indice est une lettre du libraire lyonnais Jean Vaugris à Amerbach, à Bâle, lui demandant un « Luther allemand » pour un compagnon qui voudrait le lire. Le même Vaugris, ainsi qu'un autre marchand, Pierre Verrier, se rend fréquemment à Bâle en 1523. Il diffusera des livres de Farel à partir de 1524, année où deux autres libraires, Jean Schabler dit Wattenschnee et Conrad Resch, voyagent entre Lyon, Bâle et Paris. En 1521 le dominicain Valentin Levin procède à l'inquisition des manants et hérétiques à Lyon ; mais rien ne nous dit qu'il s'agit de luthériens. Quand Farel se rend à Wittenberg, en 1524, c'est en compagnie d'un Lyonnais, Antoine du Blet. Il y aurait donc, très tôt, un noyau discret de gens, liés au monde du livre, ouverts aux idées réformées. Le séjour à Lyon d'octobre 1524 à août 1525 de Marguerite d'Angoulême et de sa Cour favorise la diffusion de l'évangélisme, mais qui ne touche sans doute guère qu'une élite cultivée. Quant à la célèbre prédication d'Aimé Maigret, lors du carême 1524, elle est plus anticléricale que vraiment luthérienne et semble avoir eu assez peu d'impact. En 1525, le franciscain Pierre de Sibiville prêche sur le retour à l'Eglise primitive, le pur Evangile, le christocentrisme. Le concile provincial de Lyon de 1528 condamne bien la doctrine de Luther avec vigueur, mais cela ne vise pas particulièrement Lyon. On n'a, en réalité, aucune trace avérée de luthéranisme à Lyon avant 1534, même si les idées cheminent sans doute lentement. Cette année-là, un dominicain, Alexandre Canus, prêche sur la sainte Cène dans un sens luthérien ; il est arrêté, condamné et supplicié à Paris ; deux marchands, Baudichon de la Maison Neuve, qui avait tenu des propos contre la messe et la confession aux prêtres, et Jean Janin, son arrêtés. Tous trois avaient en outre participé aux troubles visant à établir la Réforme à Genève. Mais les deux marchands, citoyens de Genève, sont relâchés sur l'intervention de Berne. On est en 1534, l'année de l'affaire des Placards, qui a entraîné une répression accrue. Le protestantisme lyonnais reste très discret, on n'en a que des traces, de loin en loin, surtout par la répression. En 1540, quatre bûchers sont dressés aux Terreaux. En 1546, le lieutenant de la ville craint, à tort, une émeute ou un « scandale » de la part des luthériens pour le Grand Pardon et le Jubilé de Saint-Jean ; c'est la même année que l'église réformée de Lyon est « dressée », avec un pasteur originaire de Normandie, Pierre Fournelet : elle compte une trentaine de membres. D'autres pasteurs suivront : Jean Fabri, Claude Baduel, Claude Monier.

---

[1] Ce rapide historique se fonde essentiellement sur Richard Gascon, *Grand commerce et vie urbaine au XVIe siècle. Lyon et ses marchands*, Paris, SEVPEN, 1971, t. 2 ; Jacqueline Boucher, *Lyon et la vie lyonnaise au XVIe siècle*, Lyon, Lugd, 1992 ; Natalie Zemon Davis, *Les Cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au 16e siècle*, Paris, Aubier Montaigne, 1979 ; Timothy Watson, « Preaching, printing, psalm-singing : the making and unmaking of the Reformed church in Lyon, 1550-1572 », dans Mentzer, Raymond A., et Spicer, Andrew (dir.), *Society and Culture in the Huguenot World 1559-1685*, Cambridge University Press, 2002, p. 10-28 ; Jean-

Il faut attendre cependant les années 1550 pour voir réellement se manifester les protestants lyonnais. Une douzaine d'exécutions ont lieu de 1551 à 1553, dont celle du pasteur Claude Monier (10 octobre 1551) et celle de cinq étudiants de Lausanne (16 mai 1553). L'archevêque, François de Tournon, encourage la répression, favorisée par l'édit de Châteaubriant de juin 1551 qui prévoit la peine de mort pour tout hérétique ; mais la sénéchaussée ne manifeste qu'un zèle modéré, pour ne pas effrayer les très nombreux étrangers nécessaires au commerce lyonnais. La communauté protestante s'organise peu à peu, elle est surtout composée de petites gens, comme des compagnons imprimeurs, des brodeurs, des peintres, des fourbisseurs muletiers, cordonniers, etc, mais aussi de marchands, la plupart du temps étrangers. Elle se réunit, à partir de 1554, dans une maison achetée par le marchand libraire Barthélemy de Gabiano. Malgré l'émigration assez forte vers Genève (Lyon est la ville qui a le plus de réfugiés à Genève après Paris, Rouen et Orléans), les effectifs croissent fortement, surtout à partir de 1559-1561 ; il est alors question de 20000 protestants, soit un tiers de la population de la ville.

Après l'échec de la conjuration d'Amboise, à laquelle ont participé quelques Lyonnais, une tentative de prise de Lyon par les protestants a lieu en septembre 1560. D'autres incidents ont lieu au printemps 1561. Le 5 juin, pour la procession de la Fête-Dieu, des huguenots sont massacrés devant l'église Saint-Nizier ; une tentative de profanation amène des processions et des massacres réparateurs. Une des victimes les plus célèbres est le régent du collège de la Trinité, Barthélemy Aneau, qui était favorable à l'évangélisme. Dans ce climat tendu, le protestantisme reste puissant. Un nouveau lieu de culte ouvre, place de la Plâtière, dans une cour appartenant à l'épicier Jean Archambaud ; en septembre 1561, un culte a lieu près de la chapelle Saint-Côme ; en octobre, un temple est aménagé rue Longue, en plein centre ville, chez le marchand drapier Martin Ponthus. D'autres cultes se tiennent à « la Générale », une maison située à l'angle de la rue Grenette et de la place des Cordeliers. De grands rassemblements ont lieu au faubourg de la Guillotière : on compte jusqu'à 3500-4000 personnes le 28 décembre 1561. Sur le plan politique, deux protestants, le libraire Henri de Gabiano et le marchand drapier Guillaume Henry entrent au Consulat en décembre 1561. Tout est mûr pour la prise de la ville par les protestants, en avril 1562.

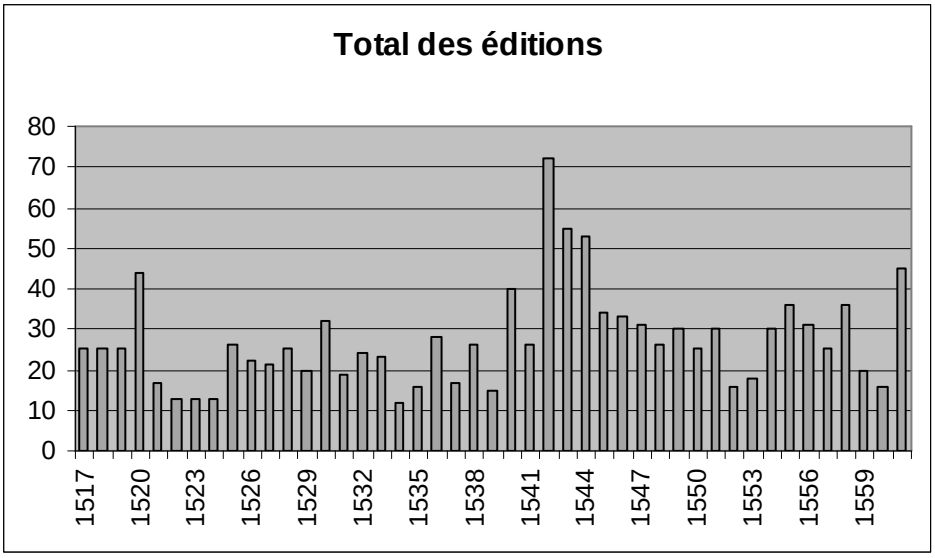
L'histoire du protestantisme lyonnais est donc celle d'une pénétration lente, discrète, secrète même, qui ne se révèle vraiment dans toute son ampleur que dans les années 1550, très tardivement donc. Elle ne peut s'expliquer simplement par l'histoire de l'édition

---

François Gilmont, « Le 'protestantisme' des libraires et typographes lyonnais (1520-1560) », *Revue d'Histoire ecclésiastique*, 2006, p. 988-1012.

lyonnaise ; bien d'autres voies ont pu propager les idées des réformateurs : sermons de prédicateurs, déjà évoqués, nouvelles données par des marchands itinérants, nombreux dans cette ville de foires qu'est Lyon, livres publiés à Bâle, Anvers, Strasbourg, Genève ou ailleurs et diffusés à Lyon[2]. Étudier les livres religieux lyonnais peut cependant nous en apprendre un peu plus sur les modalités de la pénétration de la Réforme et à préciser le sentiment religeux des protagonistes de cette histoire.

Posons d'abord un regard global sur notre liste. Sur les 1238 livres recensés, seuls 18 ne peuvent être datés, dont deux ou trois sont protestants. La chronologie des éditions est donc représentative de l'ensemble. De 1517 à 1561, la moyenne est de 25 livres religieux par an.

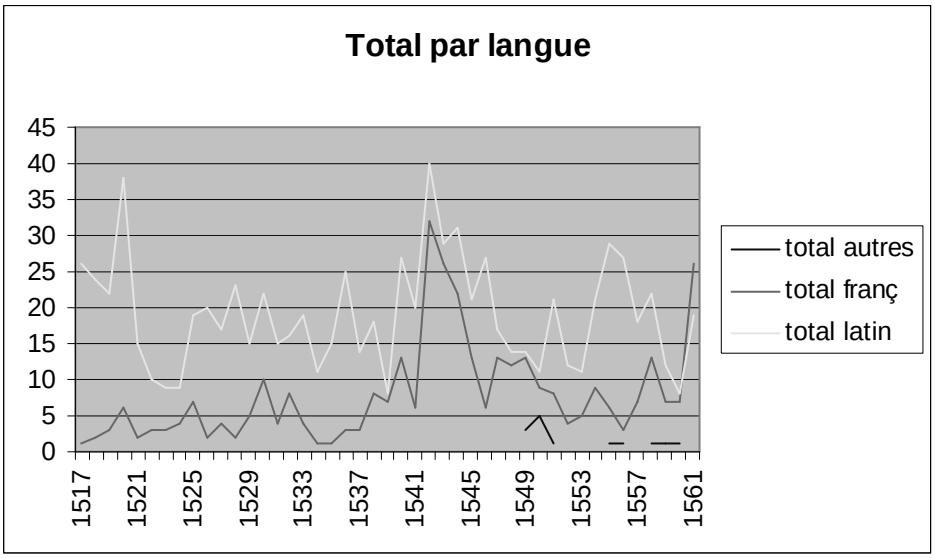


Mais, si la tendance est à une légère augmentation de ce chiffre au fil des ans, la progression n'est absolument pas régulière. On est en effet frappé par un pic, peu prévisible, en 1542. Les années précédentes étaient en effet assez irrégulières, le plus souvent entre 13 et 30 livres par an, avec un sommet à 40 livres en 1540 ; or 1542 voit paraître 72 livres religieux, les deux années suivantes en ont plus de 50, puis cela retombe, mais à un niveau plus élevé qu'auparavant, généralement entre 20 et 30 par an.

Pour mieux comprendre et apprécier cette courbe, il faut la décomposer. On peut tout d'abord le faire en fonction des langues utilisées. Globalement, 861 livres sont en latin, 353 en français. Les autres sont en espagnol ou en anglais et apparaissent à la fin de notre période, à partir de 1547. L'évolution du latin et du français est assez différente. Pour les livres latins, la tendance est très légèrement à la baisse ; on note surtout une grande irrégularité, avec des pics comme en 1520, en 1542 ou, dans une moindre mesure, en 1555-1556, et des creux

[2] Sur ce point, voir Francis Higman, *La Diffusion de la Réforme en France 1520-1565*, Genève, Labor et Fides, 1992 et Jean-François Gilmont (éd.), *La Réforme et le livre. L'Europe de l'imprimé (1517-v. 1570)*, Paris, Cerf,

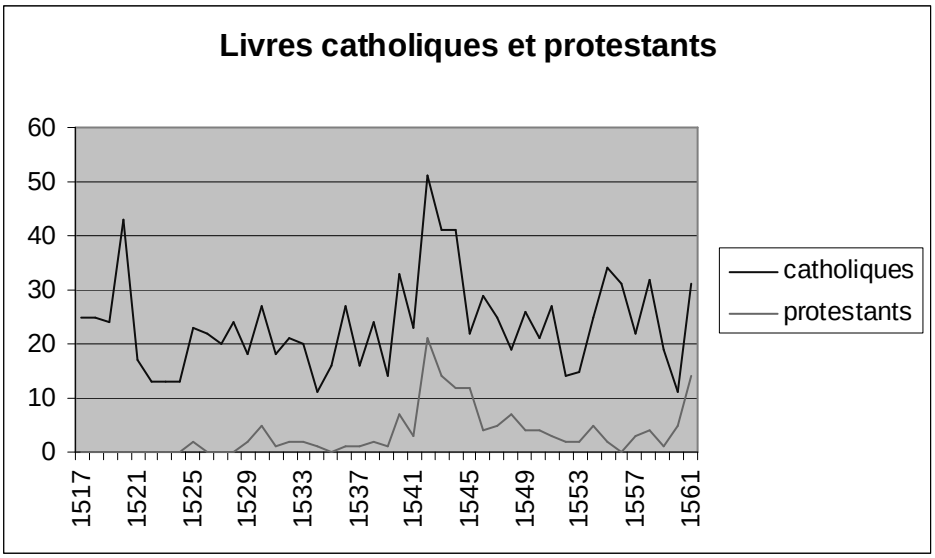
importants, en 1522-1524, 1534, 1539, 1548-1550, 1552-1553, 1560. Pour les livres français, l'irrégularité est moins marquée, si l'on excepte le pic de 1542 ; ce qui est surtout frappant, c'est une progression constante de l'édition religieuse en français, conformément à l'évolution générale du livre à l'échelle nationale, telle que la révèle l'enquête réalisée par l'équipe de l'Université Saint-Andrews dirigée par Andrew Pettegree[3]. Par rapport à cette enquête, l'originalité lyonnaise se situe dans le pic de 1542 alors qu'au niveau français les années 1540-1544 représentent un palier supérieur, le plus important de la première moitié du siècle ; après une légère déprime, il est suivi d'une nouvelle progression dès 1549, puis d'une véritable explosion en 1561 ; à Lyon, la déprime se prolonge jusqu'en 1560, comme si l'intérêt pour le livre religieux en français, brusquement réveillé en 1542, s'était éteint (ou était devenu bien plus prudent) pendant près d'une vingtaine d'années. La progression plus forte du français que du latin explique facilement que les livres latins, qui représentaient 87% des livres de la période 1517-1528, n'en représentent plus que 65% pour 1552-1561 ; mais seulement 55,5% en 1542, et ils sont pour la première fois moins nombreux que les livres français en 1561.



La clé de ces évolutions contrastées tient en partie à la division entre catholiques et protestants, avec toutes les ambiguïtés, notées en introduction, que ces termes recèlent pour ces années-là. Globalement, il y a une augmentation des deux catégories, mais elle est légèrement plus forte du côté protestant. Il faut attendre 1525 pour trouver les deux premiers livres protestants, la *Summaire & briesve declaration* de Farel et le *Nouveau Testament* dans

1990.

la traduction de Lefevre d'Etaples. Il n'y a ensuite plus rien avant 1529 et une réédition de ces deux ouvrages. Puis, en dehors de 1535 et, curieusement, de 1556, toutes les années voient la parution d'au moins un livre protestant. Mais, en dehors d'un premier sommet, très modeste, de 1529 à 1532, il faut attendre 1540 pour voir ce type de publications décoller, pour retomber d'ailleurs assez vite, la décroissance étant à peu près continue jusqu'en 1556, avant une remontée qui ne s'affirme qu'en 1560-1561.

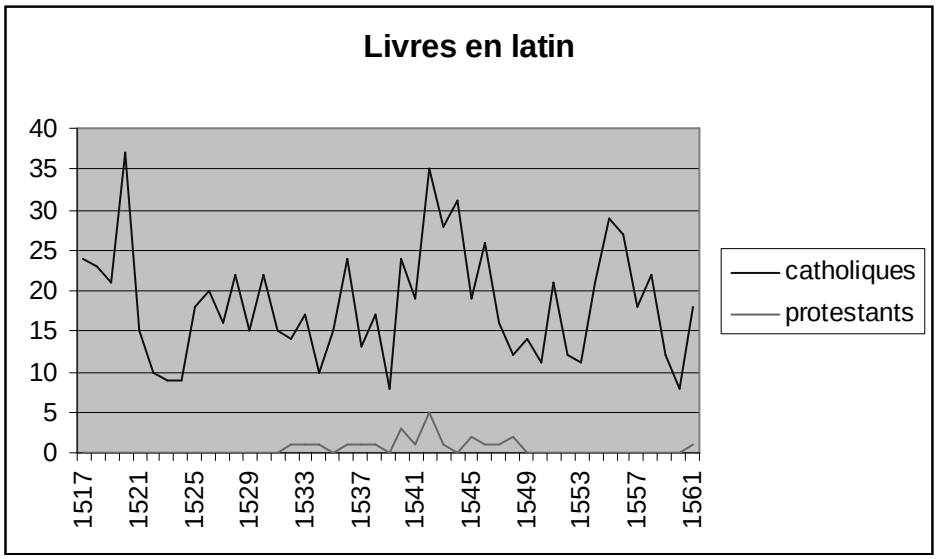


On est surpris, en voyant la courbe catholique, de noter la belle résistance de la religion traditionnelle. Elle avait, à vrai dire, déjà été notée par l'enquête dirigée par Pettegree. Après un premier pic en 1520 suivi d'un creux, le niveau se maintient, puis progresse dans les années 1539-1542, répondant aux publications protestantes. À la décrue protestante correspond une décrue catholique, puis un renouveau à partir de 1554. Nous nous sommes arrêtés en 1561. Mais les travaux de l'équipe de Pettegree montrent que les éditions protestantes progressent à Lyon jusqu'à un sommet en 1562-1564, puis baissent inexorablement pour ne représenter presque plus rien à partir de 1567 ; or les éditions catholiques présentent la même courbe, preuve de la bonne résistance du catholicisme traditionnel et du succès de la réforme catholique lyonnaise. Pendant la période de forte progression du protestantisme, de 1542 à 1545, les livres catholiques forment encore 72,5% du total ; en 1561, c'est 69%.

Il faut cependant préciser les choses, en combinant langue et religion. Les livres en latin, dont on a vu qu'ils étaient les plus nombreux, sont en effet presque tous catholiques. Ce

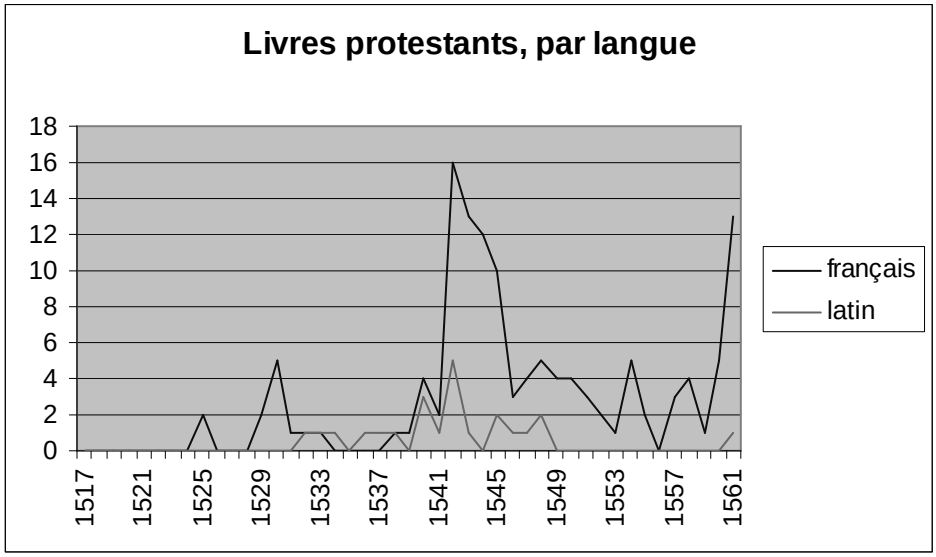
[3] Pettegree, Andrew (éd.), *The Sixteenth-Century French Religious Book*, Aldershot, Ashgate, 2001.

n'est que pendant une courte période, de 1532 à 1548, qu'il y a des livres protestants en latin, mais jamais plus de 5 par an. Tout se passe comme si, après une première période

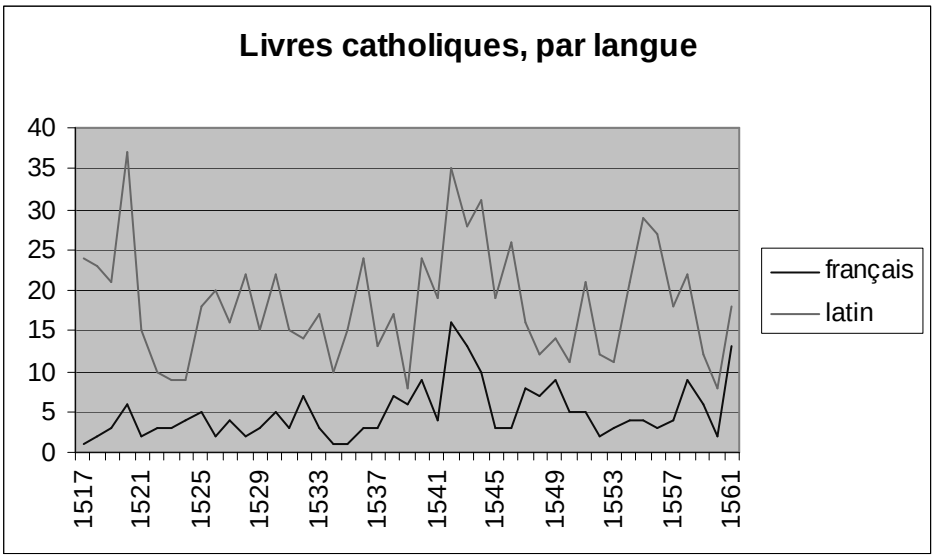


correspondant à la première institutionnalisation du protestantisme lyonnais, avec une église « dressée » et des publications un peu plus savantes, les impressions protestantes avaient délibérément décidé de toucher le plus vaste public, grâce au français.

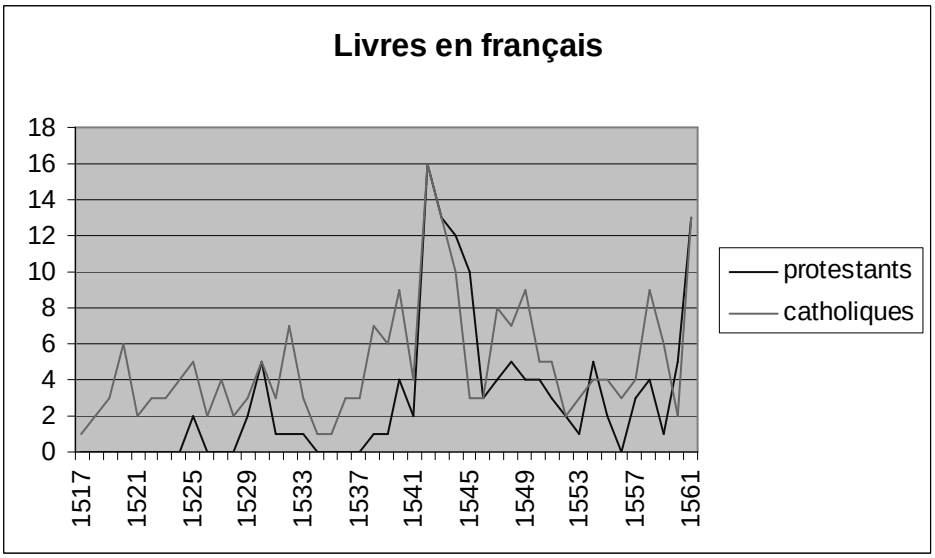
N'exagérons d'ailleurs pas la part du latin dans les éditions protestantes. Elle est presque toujours restée minoritaire même si, au moment où l'église s'installe, elle fait à peu près jeu égal avec le français, mais pour un total de publications très modeste. Dès 1542, le français domine très nettement. Il n'en reste pas moins qu'on trouve alors quelques publications plus savantes, comme des écrits de Melanchthon et surtout l'*Enchiridion psalmorum* de Jean Campensis, une paraphrase des psaumes goûtée de Théodore de Bèze.



En revanche, pour les livres catholiques, le latin est assez fréquent. Il domine toute la période. Même dans les années où les publications protestantes en français sont nombreuses, les catholiques publient majoritairement en latin. Nous verrons plus loin de quel type de livres il s'agit. Retenons pour l'instant que la religion catholique s'exprime encore majoritairement en latin.



L'analyse des livres en français donne une tout autre image. Les courbes catholiques et protestantes tendent en effet à de nombreuses reprises à se confondre. En 1530, en 1542-1545, 1552, 1554, 1560-1561, les livres protestants sont aussi, voire plus nombreux que les livres



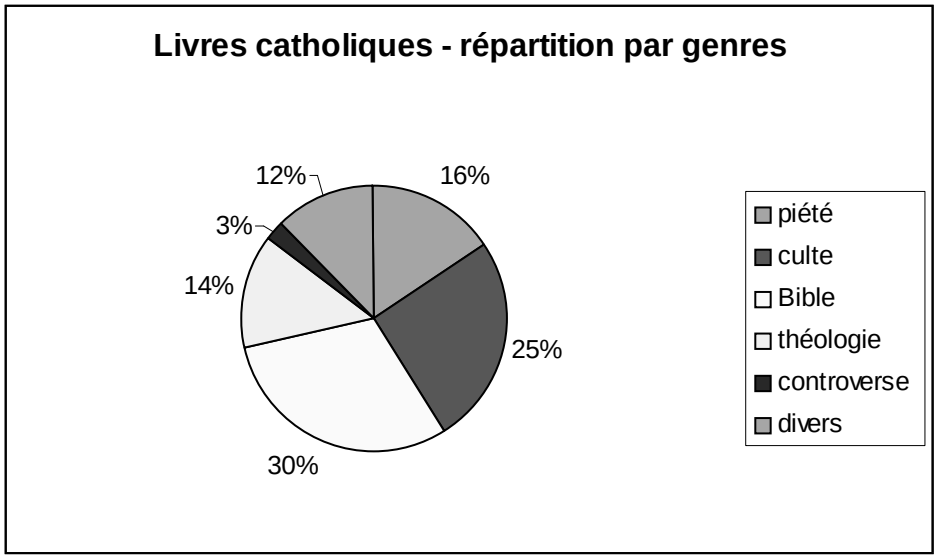
catholiques. L'impression qui ressort d'une analyse des livres français est donc bien que les protestants font, à peu près à partir des années 1540, jeu égal avec les catholiques dans l'édition religieuse à destination d'un public large. C'est ce qui ressort notamment du livre de

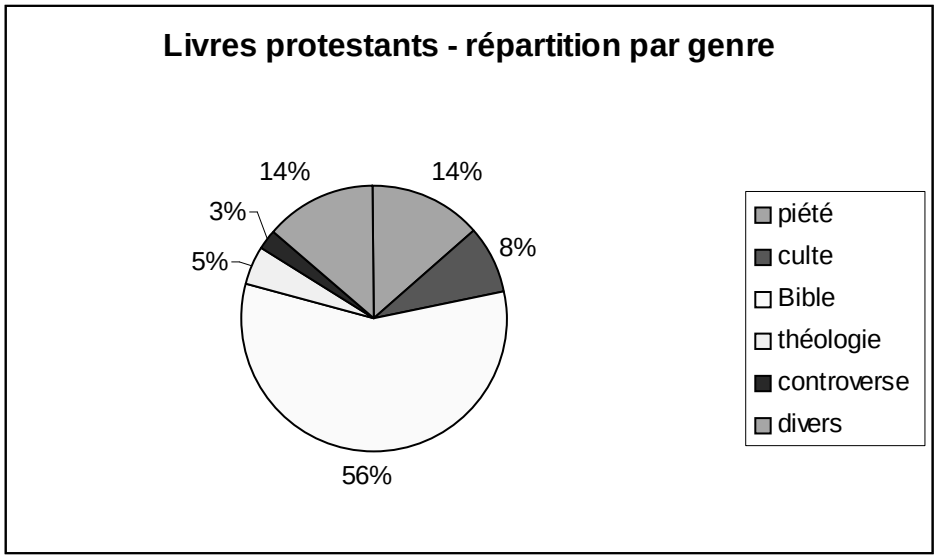
Francis Higman, *Piety and the People*. On expliquerait ainsi la progression du protestantisme par sa plus grande capacité à s'adresser au peuple.

Cette vision n'est pas totalement dénuée de fondement, mais on ne saurait l'adopter sans critique. En effet les textes latins sont, pour certains (on le précisera davantage tout à l'heure), des livres de piété ou des livres liturgiques qui contribuent à façonner la sensibilité catholique. D'autre part, les livres savants d'exégèse ou de théologie peuvent fournir la matière de sermons en français qui nourissent ainsi la religion des simples gens, y compris de ceux qui n'ont pas accès à l'écrit, même français. Autrement dit, ne durcissons pas l'opposition latin-français. Le latin peut aussi permettre une imprégnation religieuse et la diffusion d'idées auprès du peuple, même si c'est de façon moins directe et peut-être moins individuelle que le français. Il n'en reste pas moins qu'avec le protestantisme, on voit apparaître une religion qui fait le choix de s'adresser surtout en français à ses fidèles.

On ne saurait en rester à cette vision globale des livres. Une répartition par genres s'impose, pour savoir quels types de livres sont les plus courants. Nous avons établi une typologie assez simple, en distinguant les livres de piété, les livres de culte (missels, heures, cantiques, psautiers, sermons), les livres relatifs à la Bible (édition totale ou partielle de la Bible, exégèse, paraphrases), ceux de théologie (y compris les éditions des Pères de l'Eglise), ceux de controverse. Une dernière catégorie regroupe ceux qui ne trouvent de place dans aucune autre, comme de l'histoire ecclésiastique, de la philosophie morale, des instructions pour les curés, etc.

On peut commencer par jeter un regard global sur les résultats. Ce qui frappe immédiatement, c'est la différence totale entre catholicisme et protestantisme. Si la Bible, pour les livres catholiques, est loin d'être absente, elle ne domine pas l'ensemble comme elle le fait avec les livres protestants. La deuxième catégorie, en importance, du côté catholique, est celle du culte ; or elle est marginale chez les protestants. En revanche, on obtient des pourcentages assez proches pour ce qui concerne la piété. La théologie est surtout présente par les livres catholiques. À noter la très faible part de la controverse, d'un côté comme de l'autre. On n'en est pas encore aux grands affrontements polémiques, on se contente d'affirmer sa religion. Il apparaît clairement, au vu de ces premiers résultats, que le catholicisme est une religion du culte alors que le protestantisme est une religion de l'Ecriture. Il reste à affiner ces premiers résultats pour voir ce qu'il y a concrètement dans chaque catégorie.

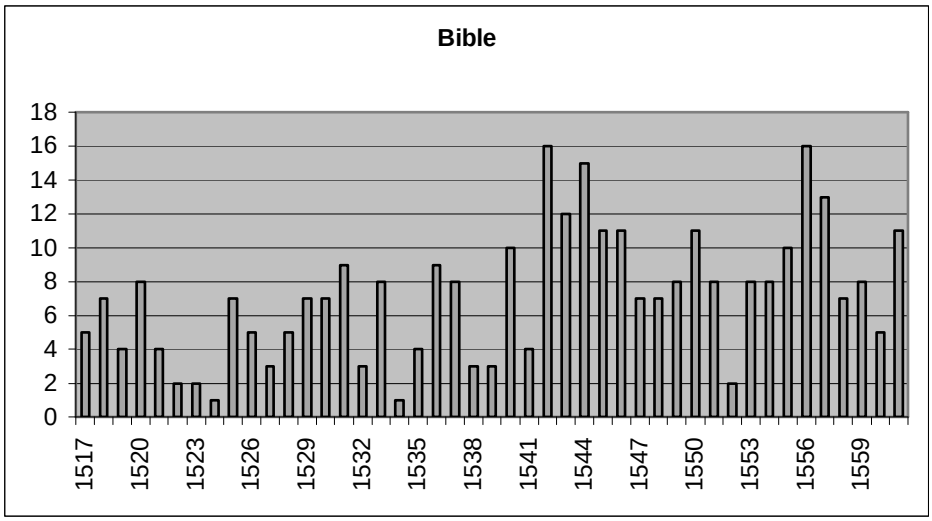




Commençons par la Bible. Chez les catholiques, il s'agit la plupart du temps d'ouvrages en latin. C'est notamment le cas du texte de l'Ecriture, qu'il soit publié en entier ou seulement en partie. Les seules exceptions sont les Bibles historiales, mais qui disparaissent après 1536. Un cas particulier est représenté par *La Sainte Bible*, éditée par Balthazard Arnouillet en 1550, Jean de Tournes en 1553, 1554, 1557, 1559, par Sébastien Honorat en 1558 et par Gabriel Cotier en 1560 ; en effet, sous une apparence catholique (il n'y a pas de section à part pour les apocryphes), le texte dépend de la Bible d'Olivétan, révisée à Genève en 1540, dite Bible à l'épée.

Sont également éditées, toujours en latin, des concordances. Parmi les explications, les plus nombreuses sont, dans un premier temps (jusqu'en 1536) celles de Sadolet, puis, plus

tard, celles de Titelmann et Johann Wild, dit Ferus ; on trouve également les commentaires d'Erasme, mais en moins grand nombre. Il y a également de nombreux commentaires de Pères de l'Eglise et de théologiens médiévaux. Dans la quasi-totalité des cas, les textes sont en latin. Notons que cette catégorie tend à augmenter considérablement, surtout à partir des années 1540.

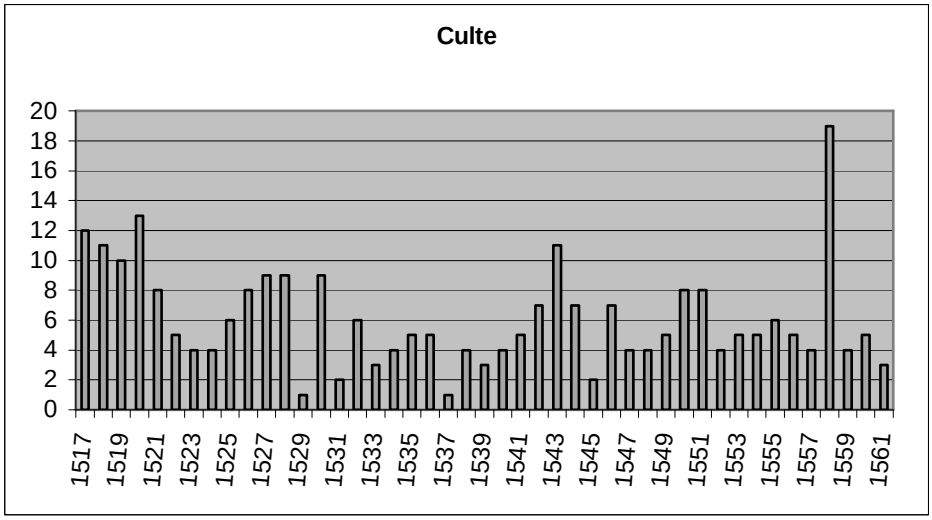


Du côté protestant, cette catégorie regroupe presque exclusivement des Bibles, entières ou partielles (dans ce cas, il s'agit souvent du Nouveau Testament), en français. Nous avons exclu les publications des Psaumes, dans la mesure où leur usage est en grande partie liturgique. Il s'agit d'abord de la traduction de Lefèvre d'Etaples. Puis, à partir de 1542, on trouve la version d'Olivétan révisée à Genève. Elle supplante peu à peu la version fabriste. Autrement dit, la Bible en français est bien une particularité protestante, et l'évolution montre une influence de plus en plus forte de Genève, dans les années 1540.

Une deuxième catégorie à prendre en compte concerne le culte. Elle est particulièrement importante chez les catholiques. On y trouve les bréviaires, missels, heures, cantiques, mais aussi les sermons. Des ouvrages de ce type sont particulièrement nombreux au début du siècle, puis diminuent dans les années 1520 et surtout 1530. La production de la fin de notre période, pourtant plus faible qu'au début, est de plus artificiellement gonflée par des titres en espagnol et par des bréviaires destinés à d'autres diocèses ; il ne s'agit donc pas d'une production à usage entièrement local, l'importance de l'imprimerie lyonnaise faisant que ces titres s'exportent dans d'autres régions.

Les sermons sont particulièrement nombreux, et toujours en latin. L'auteur le mieux représenté est sans conteste Vincent Ferrier, constamment édité pendant notre période. Peut-être ces sermons répondent-ils à un besoin en période de crise de l'Eglise. Un autre auteur

souvent édité est le dominicain Jean Herolt, grand complilateur d'*exempla* au XVe siècle ; mais sa fortune éditoriale s'achève en 1534, mis à part une réédition tardive en 1541 ; son style ne semble plus plaire au moment de l'offensive protestante. À la fin de notre période, à partir de 1554, on trouve de nombreux sermons de Johann Wild ; à noter également, à partir de 1557, la publication de sermons attribués à Tauler.

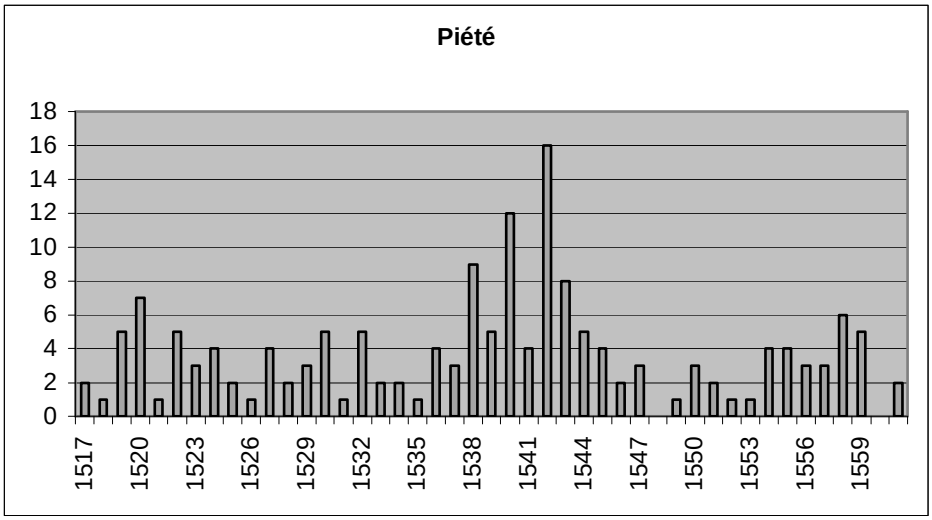


Du côté protestant, en dehors de la *Forme des prières ecclésiastiques*, publiée en 1538 par Melchior et Gaspar Trechsel[4] et des *Prières et oraisons de la Bible*, d'Otto Brunfels, publiées assez fréquemment à partir de 1530, on ne trouve que des éditions des Psaumes : tout d'abord le psaume 6, traduit par Marot, en 1531, puis des éditions nombreuses, à partir de 1542.

Une troisième rubrique importante, au moins du côté catholique, est constituée par les livres de piété. C'est là que, pour la première fois, le français domine, même si on trouve encore des ouvrages en latin. Les titres sont extrêmement nombreux et variés. Ainsi, pour 1519-1520, peut-on citer la *Vita Christi* de Ludolph le Saxon, ainsi qu'une traduction en français, *Le Proufit quon a douyr messe*, plusieurs fois réédité jusqu'en 1525, *Le Jardin de paradis* et *Le Jardin amoureux de lame devote* du chartreux Michel Bougain, des vies de saints (saint Nicolas, sainte Catherine de Sienne), le *Liber nomine Floretus* de saint Bernard. Mais, sur l'ensemble de notre période, les livres qu'on trouve le plus souvent sont, sans surprise, la *Légende dorée* (mais seulement jusqu'en 1540) et le *Livre de l'internelle consolation*, ou *L'Imitation de Jésus-Christ* (à partir de 1538) ; la succession dans le temps

[4] Nous n'avons pas pu identifier ce texte. S'il s'agit bien de celui de Calvin, la date est fausse, car il n'a été publié à Genève qu'en 1542.

des deux titres est sans doute révélatrice d'un changement de climat. Notons enfin les fréquentes éditions des prophéties de sainte Brigitte.



Du côté protestant, les rares titres qu'on peut ranger dans cette catégorie se situent presque tous dans les années 1540. Il s'agit d'œuvres d'auteurs plutôt évangéliques, mais censurés par la Sorbonne, comme Victor Brodeau, ou de protestants avérés, comme le pasteur de Lyon Claude Baduel, dont le *De morte christi meditenda, ac contemplada oratio* paraît en 1543, enfin du *Livre de vraye et parfaicte oraison* de Luther, traduit et revu par Farel, paru également en 1543.

Les autres catégories ont moins d'intérêt. Pour la théologie catholique, il s'agit surtout de l'édition de Pères de l'Eglise, et en premier lieu de saint Augustin, ou de docteurs médiévaux comme Duns Scot et Thomas d'Aquin. Parmi les auteurs modernes, on peut citer Gabriel Biel, mais surtout de 1517 à 1528 et en 1541-1542, Cajetan, dès 1525 et pendant toute notre période, et, dans une moindre mesure, Titelmann, déjà cité pour ses travaux exégétiques. Juan Luis Vivès, édité onze fois pendant notre période (surtout pour *L'Institution de la femme chrétienne* et les *Excitationes animi in Deum*) ressort plutôt de la théologie spirituelle.

Quant à la controverse, elle est quasiment absente du côté protestant, peut-être par prudence, elle est surtout le fait, du côté catholique, de Jean Eck, dont les *Lieux communs* sont édités huit fois, en français et surtout en latin, de 1531 à 1561. En dehors de cela, on peut noter la célébration de la victoire de Saverne sur les paysans en 1525, dans *La Balade des leutheriens avec la chanson*, à une date où le luthéranisme est encore presque inconnu à Lyon, *La Deploration de la Cite de Genesve sur le faict des hereticques qui lont Tiranniquement opprimee*, en 1535, donc au moment où le protestantisme commence à apparaître au grand jour, bien que timidement, à Lyon, l'*Epître* de Sadolet à Genève en 1539, la *Petite dyablerie*

dont Lucifer est le chef (1541) de Noël Béda puis, à partir de 1544, des livres un peu plus nombreux, signes que le protestantisme est à présent considéré comme un danger.

Au-delà des conclusions qu'on peut tirer de l'analyse de chaque catégorie, on note l'importance des années 1540. Si, au niveau des événements, c'est plutôt une décennie plus tard que se manifeste vraiment le protestantisme lyonnais comme un courant important, dans l'édition, un changement de ton se fait déjà sentir : les livres catholiques exprimant la piété la plus traditionnelle commencent à céder le pas, alors que les publications protestantes, et plus seulement évangéliques, sont de plus en plus nombreuses. Cela s'explique-t-il par plus d'audace des libraires, dont on s'accorde à dire qu'ils sont plutôt favorables aux idées nouvelles ? C'est ce que nous allons examiner pour terminer.

Les options religieuses des libraires ne sont en fait pas simples à déterminer. Alors qu'il semble acquis, grâce aux travaux de Natalie Davis, que les ouvriers du livre adhèrent massivement, dans les années 1550, aux idées nouvelles, sans être pris au sérieux par les pasteurs et la communauté réformée, avant d'être même rejetés par eux, les libraires semblent plus réservés.

Si l'on reprend notre corpus de livres religieux édités à Lyon, on constate qu'ils l'ont été par 137 libraires différents. Sur ce nombre, seuls 33 ont publié des livres protestants au sens large (incluant des œuvres évangéliques condamnées par la Sorbonne). On peut confronter la liste ainsi obtenue avec celle des libraires considérés comme réellement protestants par Baudrier ou par Gilmont. Seuls onze protestants, ou personnes très proches de la Réforme, ont imprimé des livres protestants ; cela signifie que vingt-deux libraires non connus comme protestants ont imprimé des livres protestants, mais aussi que six libraires qui passent pour protestants n'impriment, pendant notre période, aucun livre favorable à la Réforme. Convictions religieuses et imprimerie ne semblent pas aller toujours de pair.

Reprenons ces trois catégories. Tout d'abord les onze libraires protestants imprimant des livres protestants. Balthazar Arnoullet a pour beau-frère Guillaume Guéroult, qui a essayé de collaborer au psautier genevois mais qui a quitté Genève en 1549, n'acceptant pas les contraintes disciplinaires de la cité du Léman ; de retour à Genève, il prendra parti pour Ami Perrin, contre Calvin. Arnoullet a eu, pour sa part, des relations cordiales avec Calvin, mais s'en est également détaché. C'est l'éditeur de la *Christianismi Restitutio* de Servet. Il publie des Bibles protestantes, les Psaumes de Marot, des textes de saint Jean Chrysostome dans un sens réformé, mais aussi des auteurs suspects comme Branteghem et Savonarole. Cela ne l'empêche pas de publier également plusieurs éditions d'un *Breviarum romanum* et d'un Missel, des Bibles latines et d'autres textes parfaitement orthodoxes.

Godefroy et Marcelin Beringhen, deux frères originaires d'Allemagne, ont des liens étroits avec Bâle et Genève. Ils publient pourtant en 1544 une réplique de Latomus à un traité de Bucer sur l'eucharistie, les Actes du Concile de Trente en 1547, mais également de nombreuses Bibles et éditions de Psaumes protestantes.

Jean Frellon a des contacts financiers avec Calvin de 1541 à 1546 et a servi d'intermédiaire entre Calvin et Servet. Avant 1542, il publie des textes bibliques ou d'exégèse en latin ; en 1542 il édite les *Precationes biblicae* d'Otto Brunfels et les *Precationes christianae* de Wolfgang Capito. Cela ne l'empêche pas, les années suivantes, de continuer à imprimer des livres catholiques en latin, même les actes du concile de Cologne. La suite de sa carrière continue ainsi, avec une majorité d'ouvrages catholiques, des livres de Titelmann, des bréviaires, des livres de la Bible en latin, et des ouvrages protestants, Bibles et psautiers notamment. Il s'engagera pourtant activement par la suite, en entrant au consistoire en novembre 1564.

Sébastien Honorat s'est retiré à Genève pour cause de religion. Mais en 1556 il avait publié *De justa haereticorum punitione* d'Alphonse de Castro, les commentaires de saint Thomas d'Aquin sur les épîtres de saint Paul, puis les sermons de Tauler, ce qui est déjà plus équivoque, d'autres textes plus spirituels, et une Bible protestante en 1558. Thibaud Payen, un temps huguenot, a lui aussi des publications essentiellement catholiques, dont des bréviaires, l'*Imitation de Jésus-Christ,* Cajetan, Titelmann et des ouvrages de controverse de Désiré Artus et de Jean Eck, mais aussi des Bibles protestantes. Claude Ravot est un protestant parisien réfugié à Lyon. Sa seule publication religieuse connue ici pendant notre période est le *Traité du Sacrement de l'Eucharistie*, de Pierre Martyr Vermigli. En 1564, il siègera au consistoire.

Jean Saugrain, établi à Lyon depuis 1550, est protestant depuis son apprentissage en Allemagne. Il publie des textes de saint Euchaire, René Benoist, Gilbert Dert, puis, en 1561, de nombreux textes protestants liés au colloque de Poissy. Il éditera ensuite abondamment de la polémique réformée. Cela ne l'empêchera pas de devenir premier imprimeur du roi en la ville de Lyon en 1568. Jean de Tournes a, au moins depuis 1542, des sympathies évangéliques nettes. Les textes orthodoxes qu'il publie (saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, Erasme, Vivès, Claude d'Espence, Marguerite de Navarre) sont souvent ceux qui plaisent aux évangélistes ; mais on trouve aussi chez lui l'*Imitation de Jésus-Christ*, Lemaire de Belges. En même temps il n'hésite pas à publier de nombreuses Bibles protestantes, les Psaumes de Marot, Théodore de Bèze, Otto Brunfels, etc. Lui aussi siègera au consistoire de 1564.

Pierre de Vingle est le premier imprimeur lyonnais à sortir un texte protestant, en 1525, avec la *Summaire et briesve declaration* de Farel. Jusqu'en 1530, il ne publie que des livres protestants : Farel, Brunfels, Luther, le Nouveau Testament traduit par Lefèvre d'Etaples. Mais en 1531 il publie les *Locorum comunium adversus Lutheranos* de Jean Eck… tout en éditant Erasme et, à nouveau, le Nouveau Testament de Lefèvre (1532).

Venons-en à présent aux deux libraires les plus importants. Sébastien Gryphe, tout d'abord, est un Allemand qui a séjourné en Italie avant de s'installer à Lyon où il publie à partir de 1524. Esprit libre, ami des humanistes, il diffuse des œuvres souvent à la limite de l'orthodoxie : Savonarole, Jacques Sadolet (notamment le commentaire de l'épître aux Romains), Erasme, Vives, Melanchthon, Jean de Campen, Luther même en 1542, Baduel en 1543 ; mais aussi des Missels, des Concordances, des extraits de la Bible en latin et des interprètes parfaitement orthodoxes comme Steuchus Eugubinus ou John Fisher, des livres de controverse catholiques comme le *Tresutile traicté de frère Ambroise Catharin de Sienes... Contre les erreurs et deceptions lutheriennes* de Lancelotto Politi (1548).

Quant à Etienne Dolet, après avoir travaillé pour Sébastien Gryphe, il ouvre sa propre imprimerie, dont un quart de la production concerne la religion. Après avoir publié quelques titres orthodoxes, il se lance dans une véritable provocation en 1542 en publiant Erasme, Lefèvre d'Etaples, Olivétan, Brunfels, Marot, Jean de Campen ; ce qui ne l'empêche pas de publier aussi l'*Internelle consolation*, les *Heures de la Compagnie des Pénitents*. Il fait de même les années suivantes, en publiant en outre des livres demandant la lecture de l'Ecriture en français. On sait que ces provocations lui vaudront de nombreuses arrestations, et finalement le bûcher en 1546.

Ces onze libraires protestants sont tous différents, ils manifestent dans leurs publications un degré d'engagement variable, mais ils ont tous en commun de ne pas publier seulement des textes protestants ou évangéliques (à l'exception de Ravot, mais nous n'avons qu'un seul titre de lui). La plupart éditent également des livres catholiques très traditionnels, livres de spiritualité, livres liturgiques, livres de controverse même dans un certain nombre de cas. Et nous pouvons remarquer que Farel, Luther, sont assez peu représentés, que Calvin n'apparaît qu'indirectement, avec des extraits de l'*Institution* compris dans le *Traité du benefice de Jesus Christ crucifié envers les chrétiens*, de Benoît de Mantoue, publié en 1545 par Jean de Tournes. Ce sont surtout des auteurs évangéliques qui sont publiés, ainsi que la Bible en français, soit le Nouveau Testament de Lefèvre d'Etaples, soit l'ensemble de la Bible d'Olivétan, soit les Psaumes de Marot. Sont-ils vraiment de bons protestants ? On sait que Calvin a violemment condamné Dolet. Arnoullet, Frellon étaient proches de Servet.

Finalement, on a l'impression d'avoir affaire à des hommes qui cherchent sincèrement une réforme de l'Eglise, mais qui ne rompent pas totalement avec l'Eglise romaine, d'autant que celle-ci leur procure du travail avec les livres liturgiques, les livres de prières, la théologie, etc. ; ils ne sont pas prêts, en tout cas, pour la plupart d'entre eux, à faire allégeance à la discipline venue de Genève.

Cela peut expliquer l'attitude des deux autres groupes. Parmi les libraires restés toujours fidèles à Rome, vingt-deux ont imprimé des livres protestants ou évangéliques. C'est le cas d'Olivier Arnoullet, imprimeur de très nombreux livres de piété catholique mais qui publie aussi *Les Louanges du sainct nom de Jesus* de Victor Brodeau (1543) et le *Livre de vraye et parfaicte oraison* (1543) de Luther et Farel, des livres de piété encore, mais d'auteurs protestants. Jean Barbou, lui aussi, publie des ouvrages de piété, ce qui ne l'empêche pas de sortir, en 1540 et 1542, des Bibles d'Olivetan. Dernier exemple, Jacques Crozet, qui rédige un testament parfaitement catholique en 1558, sa femme faisant de même en 1560 ; cela n'empêche pas qu'on trouve, mêlés à sa production catholique, un Nouveau Testament fabriste en 1543 et les Psaumes de Marot en 1558. On pourrait continuer l'enquête avec les autres imprimeurs de ce groupe, le résultat serait le même. Il s'agit sans doute de bons catholiques, mais sensibles aux idées nouvelles et qui peuvent, éventuellement, prendre quelques risques pour favoriser l'accès de tous aux Ecritures.

Quant au troisième groupe, celui des six libraires protestants ne publiant pas de livres protestants, il se compose de Jean-François, Luxembourg et Scipion de Gabiano, Hugues de La Porte, Michel Parmentier, des frères Senneton. Que publient-ils ? Pour Hugues de La Porte, ce sont des Bibles latines, des bréviaires, Cajetan, rien que de très catholique ; il est pourtant connu comme étant favorable aux idées nouvelles, au point d'être élu en 1567 échevin parmi les quatre sièges réservés aux protestants. Mais il refuse, « disant qu'il ne vouloit encourir la nolte d'avoir jamais esté autre que catholique »[5]. En fait, plus qu'un protestant, Hugues de La Porte est sans doute un évangéliste, très critique envers l'Eglise catholique, mais ne voulant pas rompre avec elle ; quand, après l'occupation protestante de Lyon, la rupture est consommée, il rejoint le camp catholique. D'autres font peut-être la démarche inverse et passent du côté protestant à ce moment là ; tel est sans doute le cas des frères Gabiano, très engagés dans la Réforme en 1562, mais qui, auparavant, n'ont publié que des Bibles latines, des sermons de Herolt, des textes de Gabriel Biel, Claude Guillaud, ou Ferus.

Que conclure de tout cela ? Incontestablement, même si l'imprimerie catholique se porte bien pendant toute la période étudiée, il y a une pénétration de la littérature évangélique puis plus nettement réformée, surtout à partir des années 1540, c'est-à-dire avant que la Réforme soit solidement établie à Lyon ; les publications catholiques elles-mêmes sont affectées par le changement, avec une augmentation des titres en français, d'avantage de Bibles ou de commentaires bibliques, moins de place accordée au culte proprement dit, le déclin de la *Légende dorée* au profit de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Les fondements d'une réforme catholique sont en place.

Or ces changements sont le fait de libraires souvent attirés par les idées nouvelles, mais très rarement par une rupture. Certains d'entre eux sont traditionnellement classés comme protestants ; le terme est anachronique. À Lyon, en dehors de quelques personnes liées à Genève, il ne peut guère s'appliquer qu'à partir de l'occupation protestante, en 1562. Ce n'est qu'alors qu'une politique vraiment protestante est mise en place, avec un consistoire, un conseil. Des choix sont alors nécessaires. Certains, pas les plus nombreux, adhèrent vraiment à la Réforme. Les autres, qui rejetaient la religion traditionnelle et voulaient un retour à l'Ecriture plus qu'ils ne se ralliaient aux idées de Calvin, reviennent dans le camp romain. Mais leurs publications ont contribué à mettre en place le climat religieux du temps des confessions.

[5] Baudrier, , t. 7, p. 299.